



HAL
open science

**Compte rendu de: Uri Eisenzweig, Naissance littéraire
du fascisme, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXe
siècle, 2013**

Jean-Michel Wittmann

► **To cite this version:**

Jean-Michel Wittmann. Compte rendu de: Uri Eisenzweig, Naissance littéraire du fascisme, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXe siècle, 2013. Revue d'histoire littéraire de la France, 2014, pp.1008-1010. hal-02893464

HAL Id: hal-02893464

<https://hal.science/hal-02893464>

Submitted on 8 Jul 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Jean-Michel Wittmann,

Compte rendu de : Uri EISENZWEIG, *Naissance littéraire du fascisme*, Paris, Seuil, coll. La Librairie du XXI^e siècle, 2013. ISBN 978.2.02.113590.9,

***Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 4 – 2014, p. 1008-1010.**

L'essai d'Uri Eisenzweig regroupe trois études distinctes, consacrées respectivement à l'engagement de Barrès dans l'antidreyfusisme au lendemain de la publication des *Déracinés*, au retrait de Bernard Lazare de la cause dreyfusiste à la même période, enfin à la version de 1900 du *Journal d'une femme de chambre* de Mirbeau, intégrant des éléments qui renvoient au contexte de l'affaire Dreyfus. Étroitement reliées entre eux, ces trois études s'inscrivent dans le prolongement des analyses développées par Eisenzweig dans ses *Fictions de l'anarchisme* (2001). Elles reposent tous les trois sur une hypothèse commune, qui se révèle féconde : c'est le « rejet du récit comme forme privilégié du vrai » (p. 8) qui permettrait de comprendre les textes et les trajectoires de ces trois écrivains dans le contexte de l'Affaire.

Le premier essai se propose de revenir sur le brusque « tournant antidreyfusiste » de Barrès, en 1898, qu'il propose d'éclairer à partir de ce rejet du récit. Barrès s'engage en effet au moment où s'impose le récit qui conduit à présenter Dreyfus comme un innocent, en l'inscrivant dans une histoire qui conduit de l'injuste condamnation à l'heureuse réhabilitation : en s'attachant à démonter ce récit, en déduisant la culpabilité de Dreyfus de sa race, c'est-à-dire en la présentant comme inhérente à son identité de juif, il mène en effet un « combat contre ce qui plaisait tant à ses adversaires, c'est-à-dire le récit comme forme privilégiée du Vrai » (p. 62). Or juste avant, il vient de publier *Les Déracinés*, roman paradoxal, où « les étapes concrètes de la narration échappent à la narration », où apparaît aussi la figure du Juif qui, « lié à une histoire », « indique la menace : Balzac. Le récit. » (p. 58) Dès lors, pour Eisenzweig, il conviendrait de comprendre l'engagement antidreyfusiste de Barrès « non pas comme éclairant *Les Déracinés* mais au contraire, comme informé, généré même par l'univers romanesque dans lequel baignait son auteur depuis deux ans » (59).

Le second essai se propose de voir dans le retrait de Bernard Lazare, au moment même où Barrès entre pour sa part en campagne, « le principe allégorique du séisme représenté par l'affaire Dreyfus dans le paysage idéologique français, et plus généralement, occidental » (p. 75). Eisenzweig observe en effet que Bernard Lazare s'était engagé parce qu'il voyait dans l'antisémitisme « une machine à récits mensongers » (p. 90), qu'il s'était appliqué à démanteler. Si au moment où Zola entre en scène et rétablit la vérité en privilégiant une « approche hyper-narrative » (p. 103), Bernard Lazare se retire logiquement au second plan, c'est donc parce qu'il est animé par une « méfiance tout anarchiste-symboliste à l'égard de la représentation narrative » (p. 95), toute son attitude et tous ses jugements témoignant d'un constant « refus de légitimer le récit comme vérité, et la vérité comme spectacle » (p. 111).

La troisième partie du livre revient enfin sur *Le Journal d'une femme de chambre*, dont la version publiée en volume intègre un personnage d'antisémite antidreyfusard, le jardinier Joseph. L'apparition de ce dernier, dans le journal de Célestine, marqué par le ressassement et la répétition, correspond aussi à l'intrusion violente du narratif, puisque avec le personnage de Joseph, c'est « l'imagination mélodramatique du monde » (p. 141), une « imagination avant tout antisémite » (p. 142), qui fait irruption dans le texte. À l'activité de Célestine qui espionne en quelque sorte ses maîtres, suivant une logique de classe, répond celle de Dreyfus, espion en vertu d'une « fatalité de race », ce qui conduit Eisenzweig à souligner que « l'antidreyfusisme, avec ses phobies et sa topographie imaginaire, est comme inscrit en creux dans la logique du texte lui-même » (p. 161). Dès lors, « loin de ne constituer qu'une toile de fond pour l'intrigue du *Journal d'une Femme de chambre*, l'Affaire organise celle-ci, la construit, lui donne son sens, l'investit d'une rare cohérence » (p. 157).

Le livre d'Uri Eisenweig est toujours intéressant et même souvent brillant, ce qui est paradoxalement sa limite, car le caractère abrupt de certaines conclusions peut susciter des réserves. Dans la lignée des *Fictions de l'anarchisme*, l'analyse du rôle joué dans le positionnement idéologique des écrivains par leur propre rapport à la narration, en l'occurrence par le rejet du récit comme producteur d'une vérité, est lumineuse. En revanche les deux notions mises en avant dans le titre, celle de *naissance* (qui postule une rupture) et celle de *fascisme* (défini par un « marqueur » qui serait « une vision organique de la Nation à laquelle correspondent un refus de l'universel quant aux valeurs et un déterminisme racial quant à l'identité individuelle », p 7), peuvent susciter une certaine gêne, alors même qu'on est convaincu par les analyses proposées dans le livre. C'est que le terme de fascisme, substitué à celui de nationalisme, recouvre en réalité tacitement celui de nazisme : la question posée implicitement, notamment dans l'essai sur Barrès, est celle du lien entre l'affirmation d'un nationalisme xénophobe qui, au nom d'une conception organiciste de la nation, prône l'élimination des corps étrangers dans l'organisme national, et le nazisme qui mettra en œuvre la solution finale. L'ambiguïté de l'essai d'Eisenweig, reflétée par son titre, c'est aussi de souligner une rupture, parfois de manière un peu forcée (la naissance), tout en postulant la pure et simple répétition, d'une époque à l'autre, du nationalisme au fascisme ou, plus exactement, au nazisme. Faut-il vraiment parler de la « naissance littéraire » d'un discours quand un Bourget, dénonçant la décadence, renvoyait quinze ans avant l'Affaire la même vision organiciste dans un texte qui parlait aussi bien de la littérature que de la société ; quand l'imagination littéraire de Barrès, dès les romans du *Culte du Moi*, s'articulait déjà tout entière autour de l'image du corps malade, menacé par les corps étrangers ? La rupture dont il est question ici tiendrait en fait à l'émergence d'une « nouvelle forme d'antisémitisme », dont l'essai montre certains ressorts, en la reliant à la question du rapport au récit comme vérité : c'est là que le livre d'Eisenweig trouve sa pleine raison d'être et sa force, par-delà son titre qui cède à une certaine facilité.

Jean-Michel Wittmann